

*In memoriam***Philippe MILCENT****1935-2018**

Philippe Milcent a passé son enfance en Normandie ; il est né en 1935 à Avranches (Manche). Il a deux frères et deux sœurs, qui le surnomment « Monsieur je sais tout » car il s'intéresse à tout et fait preuve d'une mémoire très développée. Il connaît une période difficile pendant la guerre, avec ses privations.

Il effectue ses études de médecine à l'École du service de santé militaire de Lyon. Le capitaine Milcent interviendra principalement sur la terre africaine, où il aura à effectuer des interventions chirurgicales dans des conditions très rudimentaires.

De retour à la vie civile il ouvre un cabinet à Paris, qu'il abandonnera pour des raisons familiales, et c'est finalement comme médecin du travail qu'il terminera sa carrière.

Philippe aimait la vie et en profitait. C'était un homme jovial qui avait toujours des anecdotes à raconter. Être à sa table lors du déjeuner de l'assemblée générale était l'assurance d'une conversation joyeuse et instructive. Son rire généreux et communicatif témoignait d'une gaité et d'un optimisme qui marquait sa distance par rapport aux événements. Il avait de grandes connaissances, par exemple dans le domaine des arts ; il a aidé des peintres.

Mais sa passion était l'histoire. Il était très érudit sur les deux guerres mondiales. Comme il avait un esprit assez frondeur et des opinions bien arrêtées, il intervenait souvent lors de conférences traitant de ces événements pour préciser un fait ou donner son point de vue. Il fallait disposer d'arguments solides pour tenter d'ébranler sa conviction.

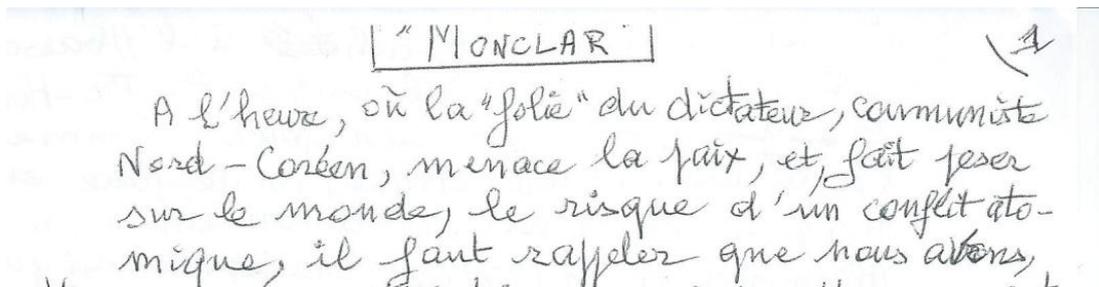
Il m'avait invité au printemps pour me présenter son projet d'article ou de conférence sur le général Monclar, dont il admirait la carrière et le caractère. Il avait été déçu quand la conférence prévue au CHETOM sur la guerre de Corée avait été reportée car il aurait certainement trouvé matière à intervenir ! Il m'avait remis une copie de son manuscrit et de photographies. Le temps ne nous a pas permis d'en rediscuter.

En hommage à sa mémoire, nous avons décidé de publier ci-après ce manuscrit, tel quel. Les photocopies des illustrations sont de trop mauvaise qualité pour être reproduites. On y retrouvera le ton vif, engagé et persuasif qu'affectionnait Philippe.

Daniel HAINAUT

MONCLAR

À l'heure où la "folie" du dictateur communiste nord-coréen menace la paix et fait peser sur le monde le risque d'un conflit atomique, il faut rappeler que nous avons déjà connu ces situations en 1950. Heureusement le monde libre décida d'endiguer la progression communiste, qui se faisait au nom du pacifisme et du désarmement. L'ONU, pour une fois, réagit, en profitant de la vacance du siège russe, voulue par Staline, et décida de créer une force multinationale d'intervention.



Début du manuscrit de Philippe MILCENT

La France, membre permanent du Conseil de sécurité, se devait d'y figurer, ce que décida René Pleven, président du Conseil, *a contrario* de l'opinion publique qui votait à 27 % pour le parti communiste ; le pays était gouverné par l'extrême gauche depuis que de Gaulle s'était retiré du pouvoir fin 1945.

N'ayant pas reconstruit notre armée dans cette France en ruines, il fallut faire appel à des volontaires : délinquants, désœuvrés, jeunes romantiques allant vers l'aventure, anciens des maquis, des armées des colonies ou de métropole, et quelques vrais soldats, les légionnaires qui suivraient Monclar, candidats malgré la double opposition des gaullistes et des communistes.

Monclar, pour l'état civil Raoul Charles Magrin-Vernerey, est né à Budapest, en 1892, où son père était détaché à l'ambassade de France, dans ce vieil empire austro-hongrois où il vivait avec son épouse. Selon la coutume de cette époque, il est placé en nourrice, en Basse Saxe, et on lui parle en allemand et en italien.

Ses parents lui font de courtes visites. Ils ont déjà eu un premier fils, six ans avant, qui s'avère être un élève surdoué, brillant mathématicien, qui comble tous leurs espoirs. À l'âge de la scolarité, on envoie le second en Franche-Comté, dans le village de Laviron, où sa famille, originaire des environs de Castres, s'est réfugiée à la Révolution. Sa grand-mère, très patriote et croyante, lui raconte les souffrances de la guerre de 1870 ; elle le met à l'école libre, "chez les bons pères". C'est un bon élève, souriant, sportif, qui aime aider les autres.

Patriote, passionné d'histoire, il méprise le gouvernement qui a obligé le colonel Marchand, arrivé premier à Fachoda (confluent des deux Nils), à laisser la place à l'Anglais Kirchener. À peine seize ans, il falsifie son état civil pour aller combattre dans la Légion étrangère ; découvert, on le renvoie chez lui. Il suit avec enthousiasme les exploits de Villebois-Mareuil en Afrique du Sud, aux cotés des Boers.

"Pour l'honneur", il se bat en duel contre un camarade, ce qui lui vaut d'être mis à la porte de son école libre. Il se retrouve au collège laïc Victor Hugo, à Besançon (ancien lycée impérial

où l'on prépare Saint-Cyr). L'anticléricalisme du gouvernement le choque : séparation de l'Église, interdiction des congrégations, saisie des biens du clergé. Les officiers catholiques sont fichés, leur avancement est réduit. Il est dans l'opposition.

Son professeur de philosophie comprend ses aspirations et lui conseille de préparer le concours de Saint-Cyr. Il effectue une année, obligatoire à cette époque, dans un régiment, et entre à Saint-Cyr en 1914, dans la promotion Montmirail (dont la moitié périra dans la Première Guerre mondiale). Chef de bataillon nommé "au feu", il est adoré de ses hommes, car il ne leur dit pas « *en avant* » mais « *suivez-moi* ». Il participe à toutes les grandes batailles de cette guerre, qu'il termine en 1918 avec 6 blessures graves et 11 citations.

Après le désastre des Dardanelles (plan de Winston Churchill, 1^{er} lord de la mer, qui a sous-estimé la force et la valeur de l'ennemi), Clemenceau veut retirer nos troupes d'Orient mais le général Guillaume et Franchet d'Espèrey le prennent de vitesse. Avec nos alliés serbes, ils battent les Bulgares, entrent en Crimée, où l'armée Denikine (Russes blancs) coincée entre nos ennemis et l'armée rouge de Lénine combat avec courage et n'est plus qu'à 100 km de nos troupes.

Clemenceau retire notre armée d'Orient.

La paix revenue, Monclar redevient capitaine, les galons gagnés "au feu" ne comptent plus. Il part servir dans notre protectorat de Syrie et du Liban, où il comprend le double jeu des Anglais (qui utilisent Fayçal et les ultras syriens), puis au Maroc durant la guerre du Rif contre Abdelkrim.

À la demande du colonel Pichot-Duclos, il est rappelé au Levant le 20 juillet 1926, pour la reconquête du Djebel Druze, avec ses milices alaouites qu'il réorganise et instruit. Il est nommé chef de bataillon des tirailleurs à Damas.

Pour lui donner une chance de faire l'École de guerre, ses chefs, qui l'apprécient, le font affecter en métropole, à Saint-Avoid, sans prendre son avis. Il découvre un grand changement des mentalités : l'opinion publique a été gagnée par le pacifisme, encouragé par des écrivains, comme F. Céline ou J. Giono, et par les partis communiste et socialiste, désireux de promouvoir la révolution sociale à l'ouest, ce qui favorisera inertie et passivité devant la montée du nazisme.

En 1940, de replis en replis, il se battra jusqu'au bout, essayant même de sauver la Bretagne en résistant avec quelques braves dont Koenig sur le Couesnon et la région de Rennes, mais l'armée française est en débandade.

En compagnie de son frère aîné, de quelques légionnaires, il embarque in extremis sur le paquebot *Général Metzinger* et parvient à rejoindre l'Angleterre, qui poursuit la lutte. Les Anglais, qui ont connu sa bravoure pendant les combats de la Somme, l'entraînent dans le débarquement de Narvik. Lui et ses hommes toucheront la Norvège à Brezik, couvrant l'ouest de la baie, jusqu'au rembarquement. Il est employé immédiatement après à l'évacuation de la poche de Dunkerque.

Sa notoriété nouvelle vient aux oreilles du général de Gaulle, qui veut créer un commando français. Avec ses légionnaires, sans état d'âme, on l'envoie se battre en Érythrée, puis en opération "anglo-gaullienne" sur Dakar, où il débarque et il se maintient à Rufisque.

Apprenant que le général de Gaulle a nommé le "laïcard" Catroux au Levant et qu'il autorise les Anglais à entrer dans le Djebel Druze, il repart, furieux, en Syrie car il a compris le double jeu anglais qui utilise les ultra syriens, les fausses rumeurs et les soldats des dominions pour prendre notre place au Levant. Il réussit avec ses soldats à remettre le drapeau français à Soueïda, où les Anglais avaient établi une garnison, mais sur ordre de de Gaulle, Catroux

l'oblige à quitter le Djebel Druze, le sanctionne et l'envoie en Égypte pour y être jugé. En fait, vu sa renommée, il l'envoie au général Rollet (père de la Légion) à Sidi Bel Abbès.

Monclar va voir de Gaulle pour lui rappeler son engagement de ne « *pas faire battre les Français contre les Français* ». Or en face de lui il avait des légionnaires du 6^e REI¹ et conclut « *la Légion ne se bat pas contre la Légion* », je vais me retirer sous ma tente.

De Gaulle ne lui pardonnera pas son incartade. Il ne reverra pas ses légionnaires avant la fin de la guerre.

Catroux proclame en 1941 l'indépendance de la Syrie et du Liban (fin de notre influence ; les 10 populations locales se soulèveront et seront réprimées). Il fait courir la rumeur que Monclar était agent de Vichy (totalement faux bien sûr).

En décembre 1942, les Américains le font venir à Istanbul (à Owei), où les gens du Levant le saluent, ce qui déclenche une riposte allemande.

En 1943, à Alger, il veut reprendre du service mais il est écœuré par les luttes d'influence contre Giraud des gaullistes, excepté avec Koenig avec lequel il poursuivra les contacts.

L'influence française au Levant est perdue, l'Anglais Hurne fait piétiner les pancartes françaises et licencie les fonctionnaires français.

Monclar est rappelé en France en 1945.

En 1947, les généraux Larminat et Leclerc le font nommer inspecteur de la Légion (poste vacant depuis la mort du général Rollet). Il rejoint la Légion en Oranie et se marie, à 57 ans, avec une fille d'une vieille famille de colons, Abeline de Villiers de l'Isle Adam, qui enseignait l'hygiène aux populations autochtones et donnait des soins élémentaires. À cette occasion il refuse tout cadeau, quel qu'il soit.

Il a l'idée, vu le nombre de soulèvements dans notre empire colonial, de créer des commandos légionnaires aéroportés. Ce sont les futurs "bérêts verts", les REP².

Il s'occupe de la misère sociale des anciens légionnaires et crée la maison de "Puy Loubier".

Il se rend là où la Légion se bat, en Algérie, au Maroc, à Madagascar, en Indochine, y compris dans les postes de la région haute du Tonkin. Il y passera 11 mois.

En 1949 il est décoré de la grand-croix de la Légion d'honneur, à Fès, sans témoins, selon son vœu.

En 1950, il est nommé général de corps d'armée.

La guerre froide règne en Corée : le Nord est une dictature communiste, le Sud un "dominion américain". En juin 1950, l'armée communiste franchit le 38^e parallèle. L'ONU crée une force d'intervention ; René Pleven décide d'y associer la France et envoie l'avis *La Grandière*, qui participe au débarquement d'Inchon.

Monclar est le chef du bataillon français, mais il doit renoncer à ses étoiles car les Américains veulent un chef au grade de colonel. Quantité de légionnaires s'engagent comme volontaires à la suite de leur chef.

Un général marxiste nommé Vincent, ancien des brigades internationales pendant la guerre d'Espagne, a attenté à son honneur. Il retarde son départ pour le convier à un duel au pistolet mais le "Rouge" ne se présentera pas.

¹ NDLR : le 6^e REI (régiment étranger d'infanterie) était resté fidèle à Vichy.

² Régiment étranger de parachutistes.

Ses légionnaires sont partis de Marseille, sur l'*Athos II*, en dépit des dockers CGT qui ont essayé de soulever une rébellion, mais l'équipage est FO, hostile à la CGT. Monclar rejoint son régiment par avion, à Tokyo, où Mac Arthur le reçoit 50 minutes en présence de notre ambassadeur. Il est alors âgé de 58 ans. Quand le bateau de son bataillon aborde Pusan, il est là pour les accueillir. Il leur tient ce discours : « *Ici il n'y a que des soldats qui font leur travail, sans rechigner. Il n'y a de héros que les morts. Vous n'êtes pas venu pour vous faire tuer mais pour vous battre. Un bon soldat vivant vaut mieux que dix héros morts. Vous êtes tous volontaires, et parce que vous êtes volontaires, j'ai une totale confiance en vous.* »

Pendant deux ans, dans les conditions épouvantables des régions montagneuses, enneigées l'hiver (parfois – 40°), ils vont se battre, sans être équipés pour les grands froids, avec des rations alimentaires de survie, contre un ennemi autochtone aguerri et supérieur en nombre. À la grenade, à la baïonnette, au corps à corps, obligés de creuser des tranchées, d'enterrer les chars, soumis aux barrages d'artillerie adverse, comme les "Poilus" de la Première Guerre.

Le 6 janvier 1951, les troupes américaines reculent. En attaquant de nuit, à travers les champs de mines, l'important nœud ferroviaire de Wonju, la deuxième division française arrête la progression des communistes et sauve Séoul.

Les combats à l'arme blanche et à la grenade sur les crêtes de la colline de "Crève-Cœur" forceront les "Rouges" à revenir au 38^e parallèle, et la Corée du Sud restera démocratique.

Les Chinois, qui fournissent l'armement, essaieront de faire passer des troupes, mais le corps expéditionnaire français et ses auxiliaires "Thaïs" réussiront à les bloquer.

Les pertes humaines ont été lourdes : 153 tués, 688 blessés. Les évacuations aériennes vers la métropole, difficiles (avec un DC6 à hélices, il faut 38 heures environ) ont stimulé la recherche sur les évacuations aériennes et la réanimation.

Le 1^{er} bataillon pourra rentrer en France le 31 décembre 1951, mission accomplie.

Monclar recevra la médaille militaire, qu'il choisira plutôt qu'une cinquième étoile, « *pour se rapprocher de ses hommes et de ses sous-officiers* ».

En 1952, il est mis à la retraite. Il passera le restant de sa vie à aider ses anciens compagnons et leurs familles.

Il disparaît le 3 juin 1964, sans avoir réussi à devenir gouverneur des Invalides³, pour mourir au milieu des soldats.

En Corée, sa mémoire est honorée, comme un héros national et presque un demi-dieu.

En France, on préfère ne pas évoquer son nom, qui ne figure pas dans le dictionnaire, car il n'aimait pas les politiques, les hiérarchies, les honneurs. Sa morale est désuète : patriote, courageux jusqu'au sacrifice, modeste, soucieux de la vie et des souffrances de ses soldats.

La promotion 1984-1987 de Saint-Cyr l'a choisi comme parrain, en percevant son exceptionnelle valeur exemplaire.

Philippe MILCENT

³ NDLR : Le général Monclar a été nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides en 1962. Il est mort en fonction. Il est inhumé dans le caveau des gouverneurs, dans la crypte de l'église Saint-Louis-des-Invalides. Il n'est pas cité dans le populaire *Petit Larousse Illustré*. Sa carrière est retracée dans le premier supplément du *Grand Larousse Encyclopédique*.

